

von ihnen verärgert hat. Gegen die Kolonialpolitik der «Grande Nation» und gegen den Imperialismus allgemein, also für den Freiheitskampf der unterdrückten Völker, hatte er schon 1958, in «Jamila, die Algerierin», mit aller Deutlichkeit Stellung bezogen.

Ebenso wenig wird man einem Werk wie «Saladin» (1963), das ein Bild des zweiten und dritten Kreuzzuges zeichnet, vorwerfen können, ein Kind europäischer Geisteshaltung zu sein. Denn Chahine schreibt die Geschichte neu. Aus arabischer Sicht mit Blick auf die Gegenwart, indem er für den Zusammenschluss der arabischen Kleinstaaten – unter der Führung von Gamal Abdel Nasser – plädiert, damit es gelingt, die Kreuzritter zu vertreiben, und eine Lösung des Palästinenserproblems möglich wird.

Heute erfolgt die Polemik und die Ablehnung von Chahines Filmen, vor allem aus dem fundamentalistischen Lager. Bereits die Tatsache, dass seine Mutter eine griechisch-orthodoxe Christin war, dürfte in diesen Kreisen Verdacht erwecken. Hinzu kommt, dass da und dort, z.B. mit «Die Rückkehr des verlorenen Sohnes» (1976), Anspielungen auf biblische Episoden zu finden sind oder dass der Regisseur, wie in «Der Auswanderer» (1994), direkt oder indirekt, biblische Stoffe aktualisiert. «Der Auswanderer» erzählt die Josefsgeschichte aus dem alten Testament, mit Aspekten, die bei den islamischen Fundamentalisten Anstoss erregen. So macht Ram, der Fremdling, der von seinen Brüdern nach Ägypten geschickt wird, sich dort durch seine Klugheit rasch beliebt, unter anderem dadurch, dass er eine bisher unbekannte Quelle entdeckt und das Land sogar vor einer Hungerkatastrophe rettet. Dieses Verhalten gleicht einem Plädoyer für die weitere «Normalisierung» mit Israel, haben ihm extremistische Scharfmacher vorgeworfen. Der «Josefsfilm», wie ihn die Leute in Ägypten liebevoll nennen, musste, trotz oder wegen seines Erfolges, aus dem Verkehr gezogen werden. Im Juni dieses Jahres ist das Verbot definitiv geworden. Das deutet darauf hin, dass die Zensurmassnahmen immer schärfer werden.

### Neues Filmprojekt gefährdet

Angriffe aus derselben Ecke, sind auch für das jetzt drehreife neue Projekt «Das Schick-

sal» zu erwarten. Es ist dem grossen islamischen Gelehrten Ibn Ruschd aus dem 12. Jahrhundert gewidmet. Chahine will ihn als Vertreter eines weltoffenen, reformfreundlichen, toleranten und kultivierten Islam porträtieren, offensichtlich ganz nach dem Wunschbild, das er sich selber von Averroes und vom Islam macht. Leider passt es nicht (mehr) in das Schema jener Kräfte, die inzwischen nicht nur Algerien, sondern auch den ägyptischen Staat unterwandert haben. Auch für Filmprojekte ist in Ägypten inzwischen eine staatliche Kommission gebildet worden, die zur Aufgabe hat, Drehbücher, vor allem solche, die sich mit geschichtlichen Ereignissen oder Figuren befassen, auf ihre «historical correctness» hin zu untersuchen. «Jo», wie Chahine in seinem Bekanntenkreis vertraulich angedeutet wird, sieht diesen Entwicklungen in Richtung Zensurstaat verständlicherweise mit gemischten Gefühlen entgegen.

Umso beachtenswerter ist es, dass er trotz dieser eher düster anmutenden Perspektiven den Humor, der in all seinen Filmen anzutreffen ist, nicht verloren hat. Auch der Liebe zu den Menschen ist er, trotz allen Schwierigkeiten, treu geblieben. Im Unterschied zu vielen andern grenzt er niemanden aus, nicht einmal seine Feinde. Das Stichwort seiner Philosophie der Toleranz, um nicht zu sagen: seiner Theologie der Toleranz, heisst «appartenir». Gelebt und angestrebt wird ein Gefühl der Zusammengehörigkeit und der Verständigung über nationale, nationalistische, religiöse, rassistische und fundamentalistische Grenzen hinweg.

Das ist ein umfassendes, kosmopolitisch und utopisch anmutendes Programm. Aber Youssef Chahine hat immer versucht, es in die Praxis des Alltags umzusetzen und dadurch glaubwürdig zu machen. Nicht zuletzt dadurch, dass er die Infrastruktur der eigenen Produktionsfirma, «Misr International Films», die er gegründet hat, grosszügig auch seinen Kollegen und Freunden aus Algerien, Tunesien, Marokko usw. zur Verfügung stellt, ohne dabei die eigene Koproduktionstätigkeit mit Frankreich und seinem ehemaligen Kulturminister Jack Lang, mit dem er befreundet ist, auf der anderen, der westlichen Seite des Mittelmeeres, aufzugeben.

### Notes de Lecture

Fawzia Assaad

## Cent ans de cinéma égyptien Festival à Genève

Le 5 et le 28 novembre 1996 ont eu lieu les premières projections du Cinématographe à Alexandrie, puis au Caire. Elles étaient organisées par Henri Dello Strolago, concessionnaire des frères Lumière en Egypte. La dernière semaine de novembre et jusqu'à la mi-décembre, Genève fêtera ce centenaire au cours duquel s'est constitué un véritable trésor. Occulté par l'intérêt que porte la classe cultivée à la production de l'Occident colonisateur autant que par les productions commerciales destinées aux masses d'un monde sous-développé, toujours menacé par la crise économique, la censure, l'obscurantisme culturel et religieux, l'oeuvre de ce siècle est à présent prête à occuper le devant de la scène internationale. Un siècle de cinéma raconte le roman de l'Egypte moderne, avec ses rêves, ses déboires et son immense désir de se libérer. Des pellicules d'abord muettes: le théâtre populaire leur offrira ses salles, puis ses acteurs. Les grandes pionnières: Aziza Amir, Assia Dagher, Bahiga Hafez exploiteront la victoire des grandes dames du Wafd qui avaient osé se dévoiler en public: elles oseront se présenter sur les écrans, plus encore, elles seront productrices et réalisatrices de films, fondatrices de studios, découvreuses de nouveaux talents. Le cinéma n'est déjà plus muet. Il devient partie du grand projet industriel de Talaat Harb, qui comprend la nécessité des infrastructures, ouvre des salles, fonde des Studios que l'on baptise du nom de Misr comme pour perpétuer la métaphore antique Mes Ra, née de Ra, le dieu Soleil. Ils sont presque contemporains de la première banque égyptienne qu'ils ont pour première mission de filmer. Bientôt, ils abandonneront les court-métrages du documentaire pour se lancer dans les longs métrages de l'imaginaire. Cependant, il faut percer «le mur d'étrangers» installés en Egypte, et pour exprimer la réalité égyptienne, se libérer de cet amour ambigu qui a toujours lié l'élite à l'Occident, se dépouiller aussi de l'Orientalisme qui tuait l'Orient.

Percer «le mur d'étrangers» fut l'oeuvre de pionniers comme Mohammed Karim: il réalisait, avec la *Rose Blanche* (1933) deux éléments du grand succès: le chant et le mélodrame. Mohammed Abdel Wahab, réformateur de la musique arabe, en était la vedette. Encore des larmes et des chansons avec Om Kalthoum. Le troisième élément du succès: le rire, est par ailleurs assuré. En 1929, des acteurs de la troupe de Naguib al-Rihani représentaient Goha. Naguib al-Rihani lui-même faisait son entrée au cinéma en 1931 avec son Excellence *Kechkech Bey*. Il sera désormais et pour la postérité, nommé Kechkech, un personnage aussi représentatif de l'humour égyptien que l'est Goha.

Ces films, réalisés par des Egyptiens ont cependant eu besoin d'une aide technique étrangère. En 1933, Talaat Harb envoyait en Europe Ahmed Badrakhan et Maurice Kassab pour étudier la réalisation à Paris, Mohammed Abdel Azim et Hassan Mourad pour étudier la photographie à Berlin. D'autres, tel Niaz Mostafa ont profité de cette première mission d'étude en Europe. Sans doute aurons-nous la chance de voir de lui ce film: *Salama va bien* (1937) réalisé dans les Studios Misr, et projeté dans le théâtre de l'Ezbekeyah devenu propriété de ces mêmes Studios, l'été, en plein air, dans un jardin où familles et amis se réunissaient autour d'une table, commandaient des rafraîchissements et prolongeaient leurs soirées après le spectacle: joies d'antan. Mais déjà s'annonçait la période de la deuxième Guerre Mondiale durant laquelle il a fallu se limiter aux moyens techniques du bord, ce qui donna lieu à un progrès inestimable.

Durant le temps des grandes vedettes, comme à Hollywood, surtout des femmes: Om Kalthoum, Leila Mourad, Asmahane, Sabah, Chadia. Du côté des hommes: Farid al-Atrache et Abdel Halim Hafez, puis Omar Cherif, découvert en 1954 par Youssef Chahine dans *Ciel d'Enfer* où il jouait avec cette autre grande vedette, Faten Hamama.

Les nationalisations de 1961 privera le cinéma de sérieuses sources d'investissements. Omar Cherif qui se produit en 1962 dans *Lawrence d'Arabie*, part pour une carrière internationale. Et la défaite de 1967 exacerbe les sentiments: deux chefs-d'œuvre entre autres en sont l'expression. *La Terre de Youssef Chahine* où le désespoir d'un paysan, abusé par un grand propriétaire d'époque féodale, symbolise l'amour jusqu'à la mort pour une Terre perdu qu'il faut à tout prix récupérer. *La Momie* de Chadi Abdel Salam, une de ces rares incursions dans l'antiquité pharaonique, illustre une quête d'authenticité. Ce film doit beaucoup à Roberto Rossellini. C'était en 1967. Rossellini était venu au Caire pour y tourner l'épisode de sa série télévisée: *La lutte pour la survie*, concernant la civilisation égyptienne et son rôle dans l'évolution de l'humanité. Sarouat Okacha était alors ministre de la culture et Magdi Wahba son sous-secrétaire d'Etat. Ils engagèrent Rossellini à créer une unité de production cinématographique dépendant de l'Office du Cinéma. Chadi Abdel Salam s'en trouve être le décorateur. Travailler sur *La Lutte pour la Survie* lui donne le goût de l'Égypte antique. Il propose alors le sujet de *la Momie* à Rossellini qui déclare que cette «fiction éducative marquera l'histoire de l'archéologie égyptienne». Il espère même «que ce sera le meilleur film du cinéma égyptien». Rossellini reste peu de temps en Égypte à cause de la guerre de 67, mais de Rome, il modifie le scénario, que Chadi Abdel Salam condense, 2 au lieu de 7 heures, il en supervise le montage, la musique, fait développer le film dans ses studios. Le résultat est un chef-d'œuvre du cinéma international. Malheureusement, Chadi Abdel Salam n'a pas trouvé d'autre responsable de la culture aussi prophétique que Sarouat Okacha et Magdi Wahba pour financer un autre film. Il est mort avant d'avoir réalisé son *Akhenaton*. Il ne nous en reste que les maquettes.

On connaît les difficultés que la censure a créées à travers ce siècle. Certains l'ont courageusement affrontée, d'autres s'en sont accommodé. Aujourd'hui, la jeune école, héritière des monstres sacrés, n'hésite plus à exprimer sur l'écran des problèmes de société, des jeunes qui ont pour nom Yousri Nasrallah, Raafat al-Mihi, Mohammed Khan, Khairi Bechara, Atef al-Tayeb, décédé, hélas, à l'âge de 47 ans.

Nous aimerions tout voir, tout montrer, Mais lors de ce festival, organisé par l'Association des Égyptiens de Suisse en collaboration avec le Cent-

re d'Animation Cinématographique du Grütli et la Fondation de Black Movie, nous ne pourrions projeter qu'un maigre partie de l'immense patrimoine déjà à notre disposition: des films représentatifs d'époques et de genres différents, auxquels nous avons ajouté quelques longs métrages inspirés de l'œuvre de Naguib Mahfouz.

Pour que nos lecteurs se fassent une idée des richesses accessibles, nous les référons à l'excellent ouvrage publié sous la direction de Magda Wassef: *Un Siècle de Cinéma Arabe*, paru aux Éditions Plume, Institut du Monde Arabe, en octobre 1995. Magda a fait ses études de cinéma en Égypte, puis à Paris III et avec Marc Ferro, à l'école des Hautes Études. En 77, elle crée avec des amis la Revue de Cinéma Arabe Afrique-Asie laquelle a survécu jusqu'en 79. On pourrait en consulter tous les numéros dans les bibliothèques spécialisées. En 1981, elle soutient sa thèse: Images de la Paysanne dans le Cinéma Égyptien des Années 60. Critique de cinéma dans la revue El Mostaqbal, à l'époque où les journalistes du Liban quittaient leur pays et créaient leurs organes de presse à Paris, elle enseigne encore le septième art à Censier (Paris III). Quand l'Institut du Monde Arabe, l'IMA, ouvre ses portes au public, en 1988, elle y organise la programmation cinématographique, puis en 1990 elle s'y trouve engagée à part entière. C'est alors que commence le sauvetage du patrimoine cinématographique arabe. De nombreuses années durant, elle a œuvré, jusqu'à cette saison merveilleuse où l'on a fêté à Paris le centenaire du cinéma égyptien. Une somptueuse fête en effet. Magda avait sélectionné cent films de notre patrimoine, établi des accords financiers avec le centre National du Cinéma, créé la cinématèque de l'IMA.

Pour la programmation de ces films à Genève nous vous référons à la presse locale. Et si l'intérêt pour le cinéma du monde arabe est émoussé par ce festival, il nous sera possible d'en organiser d'autres, et en prochaine vedette le cinéma libanais.\*

### Buchtip

Kristina Bergmann  
Filmkultur und Filmindustrie  
in Ägypten.  
Wissenschaftl. Buchgesellschaft,  
Darmstadt, 1993.

Ekkehart und Gernot Rotter  
*Venus, Maria, Fatima.*  
Wie die Lust zum Teufel ging.  
Artemis, Zürich, 1996, 270 S.

Ein Buch vom Mittelmeer, im umfassendsten Sinne des Wortes. Ein Buch, in dem gezeigt wird, was der Untertitel andeutet. Die beiden Autoren, Mittelalterhistoriker der eine, Spezialist für das islamische Westasien der andere, zeigen darin (in einer oft zum Schmunzeln reizenden Sprache) die Entwicklung der allmählichen Verdammung des Erotischen und des Sexuellen aus dem Bereich gott- oder götterwürdigen Tuns. Sie zeigen, wie Göttinnen immer mehr den Göttern, bzw. eben dann dem einen Gott (Herr oder Vater) weichen mussten. Sie verfolgen das durch die Jahrtausende, während der mediterrane Kultur sich entwickelt hat. Sie zeigen aber auch, dass im Terminologischen wie im Symbolischen vieles nicht abschaffen liess – vom Freitag (dem Tag der Freya) bzw. dem Venerdi (dem Tag der Venus) bis zur «Himmelskönigin» genannten Maria, die diesen Namen von Isis geerbt hat, mit der, sie die vitale Energie nicht teilt. Sie zeigen schliesslich (hier mit einer gewissen Härte Informationen über den Klerus vorlegend), auf welch bizarren Wegen die religiöse Forderung nach Keuschheit immer wieder «ausgetrickt» wurde.

Sicher bleiben hier viele Fragen offen, die zum Beispiel, warum denn die mythischen Erklärungen der Erotik und der Sexualität im Altertum positiv (Aphrodite/Venus), im Christentum dagegen negativ (Eva/Schlange) besetzt sind. Doch als Anregung zum Nachdenken über jüdische, christliche und muslimische Attitüde einer wesentlichen menschlichen Ausdrucksform gegenüber ist das eine sehr schönes Buch.\*

Hartmut Fähndrich

### Buchbesprechungen Comptes Rendus

CERMOC (Eds.)

Jordanien

Recherche et documentation: politique, économie & société  
No. 1, 06, 1996.

Eine neue Zeitschrift hat das Licht der Welt erblickt, eine Zeitschrift, die all denen hilfreich zu sein verspricht, die sich mit Jordanien beschäftigen. Jordanien heisst sie, im Plural, und wird vom CERMOC herausgegeben, dem Centre d'Études et de Recherches sur le Moyen-Orient Contemporain, das einen Sitz in Amman und einen in Beirut hat.

Die Herausgeber, zu denen auch das ehemalige Vorstandsmitglied der SGMOIK, Riccardo Bocco, gehört, sehen die Zeitschrift als «Bulletin» an, das der wachsenden wissenschaftlichen Beschäftigung mit Jordanien Rechnung trage und das als Instrument des Informationsaustausches wirken soll. Die erste Nummer des halbjährlich vorgesehenen und weitgehend zweisprachig (französisch-englisch) angelegten Organs, in der Einleitung als «exploratoire» bezeichnet, macht dieses Ziel sehr deutlich. Es gibt keine längeren Artikel, dafür eine ungeheure Menge an Informationen in den Bereichen: «Travaux scientifiques», «Activités scientifiques», «Information documentaire», «Rapport spéciaux», und «Chronologie des six mois écoulés».

Von all dem sind wohl die Spezialberichte am interessantesten, das sie, sehr kurz zusammengefasst, Einblicke in besondere Themen gewähren, z.B. die jordanische Regierung Anfang 1996 oder die Volkszählung von 1994.\*

Hartmut Fähndrich

M. Bridges, J. Ch. Bürgel (Eds.)  
*The Problematics of Power.*  
Eastern and Western Representations of Alexander the Great.  
Peter Lang Verlag, Bern, 1996.

Le recueil trilingue d'études est le fruit d'un colloque sur Alexandre organisé à l'Université de Berne. Des chercheurs en littérature, en art et en archéologie se sont penchés sur les représentations du «conquérant du monde» dans des ouvrages aussi variés qu'un poème énigmatique écrit à Alexandrie au 3e siècle avant J.-C., une épître anglosaxonne du 11e siècle, un roman allemand composé à la cour de Bohême, le Livre des Rois de Firdowsi, et les épopées consacrées à Iskandar en persan par Nizami et en ottoman par Ahmadi. Il ressort de leurs travaux que la problématique du pouvoir personifiée par Alexandre-Iskandar est étroitement liée à une réflexion sur la sagesse et la moralité.

On peut regretter que les rédacteurs n'aient pas tenté une synthèse des résultats des différentes recherches. Les études les plus réussies du recueil sont celles qui proposent une analyse des œuvres selon des méthodes modernes, tout en tenant compte des liens entre l'œuvre et son contexte socio-culturel précis. Il est intéressant à cet égard que les spécialistes des littératures européennes se gardent de faire appel au Christianisme comme explication globale de certains phénomènes littéraires, tandis que parmi les spécialistes des littératures arabe et persane, certains accordent à l'islam en tant que tel une place importante dans leur démonstration.

Signalons, parmi les contributions sur le Proche-Orient, les riches études sur Firdowsi (Kappler) et Ahmadi (Sawyer), et la discussion magistrale des miniatures mongoles d'Iskandar (Hillenbrand)\*.

Hilary Kilpatrick